



Discours de Sema Kiliçkaya, Sorbonne, jeudi 5 février 2015.

Monsieur le Recteur, mesdames et messieurs les membres du jury, chers invités, amis, famille

Recevoir un prix pour un livre que vous avez écrit est gratifiant en soi, mais quand ce prix est décerné par le Jury du Prix Seligmann, qui défend des valeurs aussi nobles que celles de la tolérance et de l'humanisme, l'émotion n'en devient que plus profonde. Aussi ai-je été très touchée, l'automne dernier, d'apprendre que le jury avait été sensible au Royaume sans Racines, à cette histoire que depuis toujours je porte en moi. Cette histoire est une histoire sans cesse recommencée, histoire de départ, de transplantation, d'installation, de cohabitation. L'histoire d'une formidable expérience humaine, celle d'un vivre ensemble. Une histoire d'immigrés.

Les événements tragiques du 7 janvier dernier, qu'aucune religion ne peut excuser, ne font que renforcer le doute qui, depuis des décennies, traverse notre société sur notre capacité à vivre ensemble. Les émissions, les livres, les articles se multiplient à ce sujet. Comment parler d'immigration ? titrent certains journaux. C'est un sujet brûlant, un mot tabou, un brûlot politique, entend-on de part et d'autre. Le débat en tout cas est toujours passionné et la France est gênée par ses minorités devenues visibles. Par glissement sémantique, le mot immigré renvoie au mot arabe qui lui-même est presque devenu dans la bouche des tenants d'un discours populiste équivalent de délinquant. Sans parler du mot musulman qui, de façon inéluctable, comme une sorte de fatalité, semble trouver une coupable synonymie avec le mot terroriste.

Comment parler d'immigration ?

L'an passé, ici même, se tenait à ma place Hugues Lagrange, récompensé pour son ouvrage *En Terre Etrangère*. M. Lagrange a rappelé qu'on ne peut lutter contre le racisme qu'en rencontrant les visages des stigmatisés. Il s'agit- je cite- de donner à voir la vie des immigrés dans sa complexité, dans ses espoirs et ses déceptions.

La genèse de mon ouvrage est à chercher là, dans le désir d'abord inconscient, de répondre à certains poncifs qui m'ont accompagnée dans mon parcours d'adolescente et d'adulte. Donner à voir, sans jugement aucun, mais surtout donner à sentir, à ressentir. L'immigration de l'intérieur, au plus près, au plus intime. Pour qu'on comprenne. Et que tombent les barrières qui nous empêchent d'avancer les uns vers les autres. Le Royaume sans racines est d'abord un hommage à nos aînés, primo-migrants, primo-arrivants... Immigrés de la première génération qui ont fait le « gros du travail », débroussaillé le terrain puisqu'ils ont été les premiers à se lancer dans l'inconnu d'une langue et d'une culture nouvelles.

Un des premiers poncifs que je n'ai eu de cesse d'entendre est celui qui consiste à dire Ils ne s'intègrent pas. Peut-être que tout simplement cette intégration ne va pas de soi. C'est Nâzim Hikmet, poète turc qui qualifiait l'exil de métier difficile. Comme tout métier, celui-ci doit s'apprendre. Peut-on passer quarante ans de son existence en France et ne pas maîtriser le français ? s'indignent certains. Oui, on peut vivre et mourir en France en restant sur le seuil de la langue, sans jamais pénétrer ses recoins les plus secrets. La langue est labyrinthe, on y perd le fil. La langue est fluide, mouvante. L'apprentissage d'une langue, c'est l'affaire de toute une vie. A peine croit-on avoir saisi le sens d'un mot qu'il se perd aux confins d'une autre signification. La non maîtrise de la langue, c'est là le premier écueil, la première pierre d'achoppement qui rend l'intégration si difficile. En perdant sa langue mère, l'immigré perd sa dignité d'homme. « Les limites de ma langue sont les limites de mon monde » a dit très justement le philosophe Ludwig Wittgenstein. Comme ce monde est étroit et source de frustrations quand on n'en possède pas les codes linguistiques !

Deuxième poncif : Ils se regroupent entre eux. C'est un reproche qu'on entend souvent. Oui, ils se regroupent parce qu'on les a regroupés. Ils se regroupent parce qu'au départ le regroupement est une question de survie. Le regroupement comme un garde-fou à la dépression, à la désintégration. Pouvoir parler sa langue, ne plus avoir à batailler avec des mots récalcitrants, des mots ondulants qui peinent à traduire les méandres de la pensée, ne plus passer pour un attardé incapable d'exprimer son jugement, être soi, enfin, quel soulagement ! La langue qui est caresse et qui s'adresse à l'âme de façon subtile et intime. C'est Philippe Claudel qui a su le mieux parler de cette langue : « une langue qui épouse si parfaitement les peaux, les souffles et les âmes ». Image magnifique ! Et que je lui envie d'avoir trouvée !

Il faut créer un ministère de l'identité nationale, se sont écriés certains. Mais comment définir l'identité? Suffit-il d'accoler des adjectifs de nationalité, turc, kurde, français, algérien... Suffit-il d'étiqueter les personnes ? Et que se passe-t-il si l'on retire cette étiquette, que l'on gratte derrière ? La réalité peut alors se révéler vertigineusement complexe : l'Algérien n'est pas qu'Algérien, le Turc est kurde ou arabe ou laze ou assyro-chaldéen ou circassien. Le Français peut avoir des ancêtres italiens, algériens et représenter la France dans les grandes compétitions à l'étranger. Le Français peut également avoir des ancêtres hongrois et aussi représenter la France à la plus haute fonction de l'Etat. On peut labelliser les produits, peut-on en faire autant des hommes. La culture d'un pays est loin d'être monolithique. N'est-il pas plus juste de dire comme l'écrit le sociologue Claude Claret que l'identité n'est pas quelque chose d'immuable, mais qu'elle est en perpétuelle construction, qu'elle repose sur une série de rejets et d'adoptions ? Rejeter ce qui ne me convient pas et puiser dans les valeurs qui me correspondent le plus. Quelle formidable liberté !

C'est au nom de cette identité nationale que certains veulent supprimer la double nationalité. Ai-je besoin de renoncer à la nationalité turque, de me défaire de la culture de mes parents pour faire allégeance à la France ? La France de Voltaire, de Victor Hugo, d'Eluard, je la porte de toute façon en moi, puisque c'est dans cette langue-là que j'ai pris racine, même si celle-ci reste arrosée par la source des origines.

On parle beaucoup de ces jeunes perdus dans les banlieues et qui se fourvoient en des sentiers obscurs. Si je laisse parler cette adolescente qu'autrefois j'ai été, issue de l'immigration, deuxième génération, voilà ce qu'elle dirait : « s'il vous plaît, pour éviter que je ne devienne schizophrène, ne faites pas systématiquement référence à la culture du pays d'origine en n'en soulignant que les aspects négatifs. Toute civilisation a sa part d'ombre et de lumière. Mettez en exergue cette lumière. Enseignez-nous aux côtés d'Aragon ou d'Eluard les grands poètes du pays de nos parents, parlez-nous d'Omar Khayam qui aimait à taquiner Dieu et la bouteille, de Yashar Kemal qui sait si bien raconter la terre et le nomadisme finissant. En évoquant les philosophes des lumières, faites une pause pour nous rappeler qu'au XIIIe en Anatolie vivait un maître à penser intimement convaincu que « toute voie qui n'emprunte pas celle de la science et de la raison mène à l'obscurantisme ». A une période où en Europe on brûlait les femmes sur les bûchers pour quelque acte de sorcellerie supposé, Hadji Bektas Véli prônait l'éducation des filles, il défendait l'égalité des hommes et des femmes et disait qu'il fallait porter le même regard sur tous les peuples. Cette adolescente dirait encore : Enseignez-nous l'arabe, le turc au même titre que l'anglais ou l'allemand. Qu'il n'y ait pas un bilinguisme noble et un bilinguisme de seconde catégorie. En rattachant ainsi ces adolescents à ce qu'il y a de plus beau dans la culture d'origine, en donnant à cette culture ses lettres de noblesse, peut-être alors éviterons-nous la dérive vers les ténèbres. Et peut-être la lumière de cette culture de l'autre, en éclairant les frileux et les timorés parviendra-t-elle à transformer leur regard et à faire tomber les murs. L'art et le Beau, comme rédemption.

Si je laissais encore parler cette adolescente, elle se tournerait vers les gardiens de la tradition et leur dirait « ne craignez pas de nous perdre au profit d'une autre culture. Laissez-nous ruisseler tels mille fleuves vers ce grand océan qu'est la communauté des hommes. N'empêchez pas vos filles de lancer leurs rameaux vers un ciel nouveau. Vous aurez beau faire, tenter de séparer les arbres les uns des autres, réussirez-vous à empêcher que leurs branches s'entremêlent, empêcherez-vous la frondaison, le feuillage d'exhaler le même souffle ?

Oui, c'est par le pouvoir d'un mot –merci Eluard- que nous pourrions recommencer nos vies. Un mot à écrire sur les sentiers éveillés, sur les routes déployées, sur les places qui débordent, de Tahrir à la place Taksim et à République, ce mot est celui de liberté.

Comme Nâzim Hikmet l'a dit, il s'agit de :

« Vivre comme un arbre, digne et libre

Vivre en frères, comme les arbres d'une forêt

Ce rêve est le nôtre. »

Je vous remercie.

Bibliographie :

- ✓ *Anadolu* (Publisud 2004) ;
- ✓ *Le Chant des Tourterelles* (L'Arganier, 2009) ;
- ✓ *Le Royaume Sans Racines* (In Octavo, 2013) ;
- ✓ *Quatre-vingt-dix-sept* (In Octavo, 2015)

Sema KILIÇKAYA

Sema Kılıçkaya est née en 1968 en Turquie, à la frontière syrienne, dans un milieu à la fois arabophone et turcophone. Arrivée en France à l'âge de quatre ans, elle apprend le français avant d'entreprendre des études de littérature et de civilisation anglo-saxonnes.

Un DEA sur l'immigration turque en Grande-Bretagne l'a amenée à s'interroger sur les questions d'identité et de langues. Agrégée d'anglais, elle est aujourd'hui enseignante et traductrice.

CONTACT :

sema.kilickaya@gmail.com

Tél : 06 74 05 28 76